

ment (1). Nous le voyons condamné dans les mystères (2); et Virgile, qui avait calqué sur ce qu'il savait de ces institutions sa peinture des enfers, fait mention des châtimens infligés à ceux qui ont attenté sur leur propre vie; cependant le suicide n'était point considéré comme un crime par les Grecs, et les Romains y voyaient plutôt un signe de force et de magnanimité (3).

(1) Dans la religion lamaïque, les suicides, ainsi que ceux qui ont encouru les malédictions des prêtres, s'agitent sans cesse, dans une douloureuse angoisse, sans que leurs âmes puissent rentrer dans un corps. (PALLAS, Nachrichten, etc.)

(2) PLAT. in Phædon.

(3) « Inspectu quodam et instinctu procurrere ad mortem, commune eum multis. Deliberare ultra et causas ejus expendere, prouti suaserit ratio, vitæ mortisque consilium suscipere, ingentis est animi. » (PLIN., Epist., I, 22.) « Quidquid horum tractaveris, confirmatis animum, vel ad mortis, vel ad vitæ patientiam. In utrumque monendi ac formandi sumus. Etiam cum ratio suadet finire, non tamen temerè, nec cum procurso est impetus. Sic fortis et sapiens non fugere debet e vitâ sed exire. » (SENEC)

CHAPITRE V.

De l'esprit qui régnait dans les mystères.

LES mystères étant la propriété du sacerdoce, son génie y préside, il étend sur eux son crêpe lugubre; une mélancolie profonde y règne. Plutarque (1) et Proclus (2) nous parlent, l'un des cérémonies tristes et funèbres, l'autre des lamentations sacrées prescrites aux Éleusines. Presque toutes les aventures attribuées aux dieux dans les mystères étaient tragiques. On y voyait partout des rites funéraires. Les femmes, aux Thesmophories, assises à terre en signe de deuil, poussaient des gémissements, comme en Égypte (3) : leur danse même an-

(1) De oracul. defect.

(2) Comment. ad Plat. Polit.

(3) PLUTARCH., de Isid. ATHENAG. Legat. § 25.

nonçait le découragement et la douleur : mais comme tout devait être emblématique, la lenteur de cette danse et l'abattement qu'elle exprimait indiquaient aussi la fatigue des animaux employés au labourage. Le malheur de la vie, dogme inhérent à l'Égypte et à l'Inde, était inculqué dans tous les mystères orphiques : sa brièveté et son néant étaient enseignés dans ceux de Thrace. Les expressions du Bhagvat-Gita (1), que la terre est un lieu triste et borné, sont parfaitement pareilles à la peinture qu'on en faisait aux initiés dans les Dionysiaques (2). Quoique nous ayons adopté pour règle d'éviter le plus qu'il nous est possible les conjectures qui ne reposent que sur des étymologies et des recherches grammaticales, nous rencontrons chez un savant moderne (3) une observation trop curieuse, et qui s'applique trop directement à l'objet qui nous occupe, pour ne pas mériter d'être rapportée. Nos lecteurs savent déjà que

(1) Trad. fr., p. 91.

(2) PORPH. de Antro Nymph. 10-12; PLOTIN., Ennead. I et IV.

(3) CREUTZ., I, 341-342

les Grecs avaient emprunté des Égyptiens la topographie de leur enfer, les fleuves souterrains, le passage des ombres, et le nom du nocher qui les recevait dans sa barque; ce nom, suivant Jablonsky, faisait en Égypte allusion au silence, ou, selon d'autres, aux ténèbres qui règnent dans le royaume des morts. Les Grecs, voulant le naturaliser dans leur langue, le firent descendre d'un verbe qui, dans cet idiome, signifie se réjouir (1). Cette dérivation contrastait avec toutes les notions du polythéisme homérique, notions d'après lesquelles la mort est toujours un événement funeste, et les ombres une troupe inconsolable, qui porte envie à la race vivante, et regrette la clarté du jour. Il fallut donc trouver une explication différente, et les commentateurs d'Homère prétendirent que, par un euphémisme usité, l'on avait nommé le batelier des enfers Charon parce qu'il afflige les mortels, et qu'il gémit toujours lui-même. Mais dans les mystères, où prévalait le dogme sacerdotal sur la misère de la vie, et la félicité de la mort comme déli-

(1) Χαίρειν.

vrance, l'idée qu'en effet Charon se réjouissait de transporter dans un meilleur monde les infortunés qui souffraient dans celui-ci, idée mélancolique que le génie naturel des Grecs avait rejetée, fut accueillie, et la première étymologie était l'un des secrets que l'on révélait aux initiés.

Les bouffonneries bruyantes, bien différentes de la gaieté brillante et vive des Grecs, passèrent également dans les rites mystérieux. Les Bacchantes étaient tour-à-tour en proie à une mélancolie sombre et silencieuse, et à une joie frénétique (1). Partout des personnages grotesques provoquent le rire par des plaisanteries basses et ignobles (2) : le vieux Silène ivre sur son âne est l'amusement des Dionysiaques ;

(1) De-là une expression proverbiale, pour exprimer la succession rapide de ces deux états contradictoires. (V. SUIDAS, ν° Βακχης τροπων, αδου Βακχος, αδου Βακχη.)

(2) Gigon, dans les mystères cabiriques, Baubé dans ceux de Cérès, Silène dans ceux de Bacchus. Momus, dans LUCIEN, est un dieu bouffon, antérieur aux dieux de l'Oympe, et n'ayant point de place parmi eux. Est-ce une réminiscence d'un culte sacerdotal en Grèce? un emprunt fait par les Grecs d'un usage sacerdotal étranger? une parodie des mystères?

un bouffon paraît dans Samothrace, à côté des Cabires (1); et les Éleusinies nous montrent Cérès distraite de sa douleur par les postures immodestes de deux vieilles femmes (2). Anecdote bizarre, et qui prouve l'autorité des traditions, lors même qu'elles s'écartent du but que se proposent ceux qui les respectent ! Julien (3), aux fêtes des Saturnales, se croit obligé de railler les dieux. C'est par dévotion qu'il les raille, et cependant ses plaisanteries tendent à les rendre ridicules. Peu nous importe que ces étranges coutumes aient signifié la satisfaction de l'Être suprême, après l'arrangement de l'univers et le triomphe de l'harmonie (4); il nous suffit qu'elles soient communes au polythéisme sacerdotal et aux mystères.

Enfin, l'on y retrouve la haine et la jalousie de toute distinction personnelle. Tout était collectif et anonyme dans les corporations d'Égypte et de Phénicie. Tout devait l'être de

(1) EUSTATH. ad Od., XX.

(2) APOLLONOR. Bibl., I, 4.

(3) JULIEN dans ses Césars.

(4) CREUTZ., II, 298.

même dans les mystères, où, faute de pouvoir s'étendre au-dehors, le sacerdoce grec avait fondé son empire. Lucien nous parle d'un Athénien traîné en justice, pour avoir nommé l'Hierophante et les autres prêtres d'Eleusis (1).

(1) Lexiphanes.

CHAPITRE VI.

Résumé sur la composition des mystères grecs.

LES croyances orientales et méridionales passèrent donc en entier dans les mystères, qui de la sorte continrent à-la-fois et le culte public et les doctrines secrètes de ces croyances (1). Mais au lieu que chez les nations gouvernées par les prêtres, ces deux choses étaient en réalité deux cultes à part, puisque la masse de la nation n'était jamais admise à la connaissance de la doctrine cachée; elles furent réunies dans les mystères grecs, et la portion

(1) DIODORE (liv. V) dit positivement que les mystères apportés de Crète avaient été dans cette île le culte public. Plusieurs dieux étrangers, remarque M. Heeren (Grecs, p. 92), obtinrent des Grecs une place dans les mystères, bien que ces dieux n'eussent dans leur patrie aucun culte mystérieux.

matérielle et grossière devint un vestibule où les initiés étaient retenus plus ou moins longtemps, pour pénétrer ensuite plus ou moins avant dans le sanctuaire. Tous les rites, toutes les pratiques sévères ou indécentes, toutes les doctrines, et dans ce nombre les plus impies comme les plus religieuses, composant dans l'Orient la doctrine secrète des prêtres, la suprématie d'un dieu sur les autres, le dieu médiateur ou mourant pour sauver l'espèce humaine (1), la Trinité (2), la supposition d'une dégradation de l'âme, avant son habitation dans un corps mortel et par un effet de l'impureté de la matière, l'espérance de sa réascension graduelle jusqu'à la Divinité, le théisme, comme principe et comme résultat du système d'émanation, ou se perdant au

(1) Le Logos, comme fils de Dieu et médiateur, est bien clairement désigné dans tous les mystères. (GOERR., II, 354 et les citations.)

(2) Nous avons montré ci-dessus la trinité dans l'une des cosmogonies orphiques. C'est en faisant allusion à cette trinité que Firmicus dit à l'Être suprême : « Tu es également le père et la mère de toutes choses, et tu es de plus ton propre fils. »

fond dans le panthéisme, le dualisme, l'athéisme, tous ces dogmes persans, égyptiens, indiens, furent consignés dans les mystères des Grecs. Ils furent à la fois l'apocalypse et l'encyclopédie sacerdotale, et leur langage fut souvent mot à mot celui des cultes qui leur avaient servi de modèle.

On objecterait à tort la résistance des prêtres grecs contre les prêtres et les dogmes étrangers. Les individus purent bien lutter contre les individus, c'est-à-dire les prêtres grecs purent invoquer, contre les invasions du sacerdoce étranger qui allait sur leurs brisées, la sévérité des lois, et même repousser ses dogmes et ses rites de la religion publique; mais les rites et les dogmes, ainsi repoussés, étaient transportés dans les mystères, et tous les dogmes sacerdotaux y étaient accueillis et sacrés.

Les prêtres du polythéisme indépendant que professait la Grèce, ne différaient de ceux de l'Orient et du Midi que par le succès, non par les efforts. Les uns et les autres tendaient au même but; mais les premiers, limités dans leur puissance, ne disposaient que de la partie secrète de la religion. Les seconds, tout-puis-

sants, disposaient sans réserve de la religion entière. Les premiers, en conséquence, transportèrent dans les mystères tout ce qui caractérisait le polythéisme sacerdotal, et s'y créèrent autant qu'ils le purent un domaine particulier, pour se dédommager de l'empire que la société civile leur disputait. Les mystères furent la propriété du sacerdoce, dans le polythéisme dont le sacerdoce n'avait pas la propriété.

De ces dogmes et de ces rites, dont ils s'enrichissaient successivement, aucun n'était remplacé par l'autre, tous coexistaient; et non-seulement ils coexistaient, quelque contradictoires qu'ils fussent, mais chacun d'eux était lui-même formé de plusieurs éléments incohérents et hétérogènes (1). Les doc-

(1) Nous trouvons dans les mystères de Samothrace, 1^o un système d'émanation assez pareil à celui de l'Inde : Axieros, le premier des Cabires, était l'unité d'où émanaient tous les dieux et tous les êtres; 2^o un système astronomique, où les astres étaient divinisés, et qui pouvait être venu d'Égypte; 3^o une combinaison de ce système avec des pierres animées par les astres et soumises à leur action, notion étrusque, qui établissait entre l'astrolâ-

trines philosophiques les plus avancées s'amalgamaient aux traditions du plus abject anthropomorphisme. Dans la fable panthéistique, et par conséquent très-raffinée, du massacre de Bacchus par les Titans qui le font bouillir dans une chaudière, Jupiter est attiré par la fumée du repas qu'on prépare : ce n'est que lorsqu'il connaît la victime, qu'il foudroie les Titans et fait enterrer les membres épars de Bacchus par Apollon (1). Les moindres rites étaient susceptibles de plusieurs sens; les rameaux portés dans les Thallaphories signifiaient tantôt le souvenir des premiers aliments de l'homme, tantôt la découverte de l'olivier par Minerve, tantôt le rapide déclin de la vie, figuré par la branche desséchée. Dans les mystères cabiriques, les deux premiers Cabires étaient des dieux populaires, des dieux sacerdotaux et des symboles, tantôt métaphy-

trie et l'adoration des pierres une liaison semblable à celle qui unissait en Égypte les astres et les animaux; 4^o une hiérarchie d'êtres intermédiaires, depuis l'unité suprême jusqu'à l'homme; 5^o enfin une doctrine de peines et de récompenses à venir.

(1) CLÉM. D'ALEX., dans EUSÈBE, Préf. evang. 9.

siques, tantôt cosmogoniques (1). C'était pour cela qu'on disait qu'un des secrets des mystères consistait à révéler que Castor et Pollux n'étaient pas des dieux. Ceux d'Adonis étaient astronomiques (2), agricoles (3), métaphysiques (4), et faisaient de plus allusion au dualisme (5). A l'époque où il est indubitable qu'on entretenait les initiés des plus subtiles spéculations, les moyens les plus grossiers d'agir sur l'imagination du vulgaire se pratiquaient encore : les représentations dramatiques n'avaient point cessé. Dion Chrysostôme nous parle, à la fin du premier siècle de notre ère, des voix qu'entendaient les initiés, des ténèbres et de la lumière qui se succédaient à leurs regards, des danses dont ils

(1) V. ce que nous avons dit des Cabires, t. II, p. 430-434.

(2) MACROB. Sat. I, 21; DUPUIS, Orig. des cultes, III, 471.

(3) AMMIEN MARCELL. XIX, 1; SCHOL. Theocrit. ad Idyll. III, 48.

(4) Évang. de saint Jean, XII.

(5) DIO CHRYSOST. Or. 12; THEMIST. Or. 2. V. dans PAUSANIAS (Achaïc. 22) les différentes explications des flambeaux des mystères.

étaient les témoins; en un mot, il peint les mystères comme un spectacle (1).

Ce n'est pas ici le lieu de traiter des autres genres d'influence qu'ils exercèrent sur l'esprit philosophique des Grecs. Nous montrerons ailleurs comment cet esprit, bien que naturellement porté à une dialectique exacte et rigoureuse, s'empregnait des conceptions gigantesques, et se jeta dans les subtilités indéfinissables qui caractérisent l'Orient, et comment la philosophie grecque perdit en logique et en clarté, ce qu'elle parut gagner quelquefois en élévation et en profondeur (2).

Il résulte, à notre avis, de tout ce que nous venons d'exposer, que l'existence des mystères grecs, loin d'invalider nos assertions sur la différence des religions sacerdotales et de celles

(1) Orat., 12.

(2) « Les mystères introduisirent chez les Grecs, et y conservèrent toutes les idées orientales, qui élevèrent parfois au-dessus du raisonnement la philosophie de ce peuple adonné naturellement à la dialectique. » (WAGNER, Ideen, etc., p. 76.) Et moi aussi j'aime que le sentiment religieux s'élève au-dessus de la dialectique : mais je veux qu'il soit libre, et non qu'une autorité extérieure le fasse dévier de sa route et le dénature.

qui demeurèrent indépendantes des prêtres, appuie, au contraire, ces assertions et les corrobore. C'est précisément parce que le sacerdoce grec n'avait pas, comme ailleurs, le monopole de la religion publique, qu'il se créa, dans les mystères, un empire secret. Mais aussi long-temps que la religion publique conserva quelque force, elle repoussa les opinions et les rites que le sacerdoce avait accueillis et comme naturalisés dans ses institutions mystérieuses.

CHAPITRE VII.

Des initiations graduelles, comme imitation de la hiérarchie sacerdotale.

LE sacerdoce grec, maître des mystères, ne se contenta pas d'y introduire les opinions, les dogmes, les rites et les usages sacerdotaux, il s'efforça d'y établir une hiérarchie sacerdotale. Il y eut différents ordres d'initiés, comme il y avait en Égypte différents ordres de prêtres.

Les Éleusinies étaient divisées en grands et petits mystères (1). Dans ces derniers, la pres-

(1) Un Scholiaste d'Aristophane (ad Plut., act. IV, scèn. 2, 23), dit que les petits mystères n'étaient qu'une préparation aux grands. Il y avait de même trois espèces de Dionysiaques. (RUHNKEN, ad Hesych. V° Διονος, et WYTTENBACH, Bibl. Crit., VII, 51; XII, 59.) L'on distinguait de plus les mystères annuels des mystères triennaires ou triétérides. SAINTE-CROIX, 428, APULÉE (Mét., XI), et THÉON de Smyrne (Voss. de Orig. et progr. Idolol., p. 828-829), disent qu'il y avait cinq grades. Le premier